

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 41

Artikel: La renaissance d'une foi
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FACHEUX MALENTENDU

Ce soir-là, Lariflette, le jeune et sympathique reporter de la *Dépêche accélérée*, traversait le pont de la République en quête d'une nouvelle de la dernière heure. Soudain, une voix bien connue, celle du gros Tuyau, le met en éveil.

Tuyau. — Eh ! Lariflette !

Lariflette. — Tiens, l'heureux hasard. Comment donc, encore vivant ? Tu te calfeutres !

Tuyau (*qui connaît l'insipide refrain*). — Pas mal merci. A propos, j'ai quelque chose pour toi : une petite nouvelle.

Tuyau (*très intéressé*). — Ah ! mon vieux Tuyau : Toujours le même ! Toujours grand, toujours beau...

Tuyau (*lyrique*). — Plus en te voit et plus on t'aime ! Farceur, va ! Voici la chose. Tu connais Machin ?

Lariflette. — Le directeur de l'Œuvre pour la protection des vieux garçons ?

Tuyau. — Parfaitement. Eh bien, pas plus tard que tout à l'heure, en descendant du tramway, place du Gouvernement, crac, le voilà sous les roues.

Tuyau. — Et ça n'a pas traîné : la jambe à moitié tranchée, comme avec un couteau. Horrible !

Lariflette. — Laquelle ?

Tuyau. — Comment, laquelle ?

Lariflette. — Oui. De quelle jambe s'agit-il, de la gauche ou de la droite ?

Tuyau (*haussant les épaules*). — De la gauche, parbleu !... C'est-à-dire... (*il esquisse sur le trottoir la mimique d'un monsieur qui descend du tramway*). — Voyons, il était placé comme ceci, il est descendu comme cela... Non, c'est de la droite. Attends un peu, que je réfléchisse. Mais non, c'est bien de la gauche. A moins que... Est-ce assez bête, dis, de ne pas se souvenir. Bref, je te le répète : horrible, épouvantable...

Lariflette. — Au surplus, peu importe. A une jambe près, n'est-ce pas ? L'essentiel est que la jambe soit à demi coupée. Et elle l'est ?

Tuyau. — Elle ne tenait plus qu'à un fil, ainsi...

Lariflette. — Merci, mon vieux Tuyau, merci. Tu me rends là un de ces services qui ne s'oublient pas. Jamais !!! A tantôt.

Lariflette se précipite à son bureau et rédige un entrefilet annonçant en style dramatique le fâcheux accident. Le lendemain matin, aux environs d'onde heures, il se présente au domicile de M. Machin pour prendre des nouvelles.

La bonne. — Qui dois-je annoncer ?

Lariflette (*important*). — M. Lariflette, rédacteur à la *Dépêche accélérée*. Voici ma carte.

A peine a-t-il achevé qu'un grand bruit de chaises violemment remuées se fait entendre. Et M. Machin, en personne, les deux jambes parfaitement intactes, bondit vers la porte, un numéro de la *Dépêche accélérée* à la main.

M. Machin (*désignant d'un geste impérieux l'entrefilet publié par Lariflette*). — C'est vous qui avez écrit cela ?

Lariflette (*qui n'en mène pas large*). — Oui, monsieur.

M. Machin. — C'est bien. Tournez-vous !

Lariflette. — Mais...

M. Machin (*d'un ton qui n'admet pas de réplique*). — Tournez-vous, vous dis-je !

Lariflette, machinalement, s'exécute. Aussitôt, il reçoit dans le bas des reins un magistral coup de botte qui l'envoie au beau milieu de l'escalier.

M. Machin. — C'est avec ma jambe coupée, monsieur. Vous savez, celle qui ne tenait plus qu'à un fil !

Le soir même, on pouvait lire, dans la *Dépêche accélérée*, le petit entrefilet que voici :

Heureuse nouvelle.

Le regretté accident qui s'est produit hier soir, place du Gouvernement, n'aura pas des conséquences aussi graves qu'on le redoutait. Nous avons fait prendre ce matin des nouvelles du blessé et nous sommes en mesure d'annoncer que l'état de M. Machin est en bonne voie d'amélioration. Les nombreux amis que compte notre éminent concitoyen apprendront sans doute avec satisfaction que très probablement l'amputation de la jambe blessée ne sera pas nécessaire.

M.-E. T.

Expiration. — Le boursier d'une de nos petites villes se faisait un malin plaisir d'embêter le public. Il trouva un jour à qui parler. Voyant entrer dans son bureau un contribuable à l'air revêche :

— Attends un peu, pense-t-il, je vais t'apprendre...

Puis à haute voix et un regard soupçonneux par dessus ses lunettes :

— Avez-vous renouvelé la déclaration de votre chien ?

— Non.

— Vous avez eu tort et je vous dresse contravention : le délai de déclaration est expiré.

— Mon chien aussi...

GRAMMAIRIEN JUSQUE**DANS LA TOMBE**

JEUDI dernier, écrit l'académicien Maurice Donnay, dans le *Figaro*, pendant que le secrétaire perpétuel nous lisait, à l'Académie, une émouvante lettre de M. Ernest Lavisse : « Ils ont brûlé ma vieille maison pleine de reliques... Vive la France ! » Je songeais à une autre lettre qu'Ernest Lavisse avait reçue dans les premiers jours de la guerre et qu'il nous avait lue, non pas publiquement, mais dans un coin, avec une gaieté malicieuse dans ses yeux bleus, étrangement clairs.

Cette lettre est un document, la voici :

Monsieur,

J'ai lu avec le plus vif intérêt et la plus franche approbation votre lettre parue dans *Le Temps* du 11 août. Il y a pourtant une phrase que je ne peux pas laisser passer : « L'espoir et la confiance qui étaient en moi, je les ai inlassablement prêchés. » Permettez-moi de le regretter. Vous auriez dû les prêcher *illassablement*, vu que devant l ou r, *in*' assimile.

Ah ! vous êtes têtus, vous autres (de l'Académie) avec votre *in lassable* et votre *in lassablement*, etc.

Lettre anonyme, je le jure, puisqu'elle est signée Cratyle ; mais écrite d'une batterie ! Ainsi, le grammairien Cratyle, même mobilisé, contre « inlassablement » ne désarme pas. La curieuse lettre, en vérité ! Dans les heures d'angoisse que nous traversons, le 15 août, un homme prend sa plume et proteste contre « inlassablement ». N'est-ce pas triste et comique, ridicule et charmant, imbécile et admirable et, pour tout dire, humain ? C'est le tic, la marotte, le dada, la manie, ce qui subsiste dans les plus grandes épreuves.

J'ai connu un vieil homme : il était puriste. Sa femme, à son lit de mort et, pour ne pas l'effrayer, le préparait à l'arrivée prochaine de ses enfants. « J'ai reçu des nouvelles d'Adèle et de Victor ; il se pourrait qu'ils arrivent. — ... vassent, dit le moribond. — Qu'est-ce que tu dis ? — Vassent, répétait-il.

Ah ! mon Dieu, pensait la vieille dame, c'est la fin... il déménage. Et, se penchant vers lui, elle lui demandait : « Pourquoi dis-tu « vasse » ? — « Il se pourrait qu'ils arrivassent », expliqua le vieux puriste ; et il mourut quelques heures après.

LA RENAISSANCE D'UNE FOI

Peu à peu, on revient à la vie que l'on est convenu d'appeler « normale », parce que c'est la vie commune que, depuis le commencement du monde, ont vécue les hommes, et que nous vivons, à bien peu de chose près. Il n'y a pas grand nouveau sous le soleil.

La déclaration de guerre, avec toutes ses inconnues, l'avait brusquement bouleversée, cette vie normale. La population fut prise de panique. Les magistrats, qui, du moins il le paraît, eurent dû garder tout leur sang-froid et, pour réfréner l'affolement populaire, tenir toujours plus haut et ferme le drapeau du calme et de la raison, cédèrent au mouvement. Or de voir ses gouvernements ainsi soucieux, le pauvre peuple fut d'autant plus apeuré. « Il faut croire que tout est perdu ! » se dit-il. Alors, à chaque mesure exceptionnelle prise par l'autorité, augmenta l'anxiété publique. Et chacun se soumit docilement à ces mesures, sans réflexion, comme sans murmure ; il semblait qu'on fût à la veille de la fin du monde, dont on nous a si souvent menacés. Et puis... on ne pouvait faire autrement.

Mais, petit à petit, c'était fatal, on revint à une notion plus claire, plus saine, plus exacte de la réalité. Pour grave qu'elle soit, la situation ne parut plus si désespérée. Les malheurs et calamités tant redoutés avaient été prévenus sans trop de peine et leur menace était de plus en plus incertaine. On se persuada, jusqu'à preuve du contraire, que, pour nous du moins, il ne s'agirait que d'une forte crise économique. C'était, certes, déjà bien assez, bien trop, même. Mais nos grands pères, qui n'étaient ni moins sages ni moins prudents que nous pouvions l'être, ne disaient-ils pas : « Plaie d'argent n'est point mortelle ! »

Alors, nourris dès notre plus tendre enfance du lait de la liberté, dont on ne cesse — à juste titre, du reste — de nous vanter les bienfaits, on commença à trouver par trop gênantes les entraves mises à nos libres mouvements. Et puis on se dit que c'était humiliant, après tout, d'être ainsi sous tutelle, comme si chacun, à quelques exceptions près, ne savait pas ce qu'il a à faire et quel est son élémentaire devoir dans les graves circonstances que nous traversons. Que diable ! nous ne sommes pourtant pas des enfants.

Et le mécontentement se manifesta d'autant plus que l'on s'aperçut bientôt que nous étions seuls ou presque à subir ce régime d'exception. Tout autour de nous, sauf quelques réserves, d'ailleurs très justifiées, on vivait comme en temps ordinaire. Les personnes qui nous venaient voir ne comprenaient rien à cette règle d'austérité qui, soudain, s'était substituée aux us et coutumes connus.

« Mais notre pays n'est pourtant pas en guerre ! observaient-elles avec raison.

— Sans doute, répondait-on, avec un haussement d'épaules, sans doute ; mais, que voulez-vous, c'est comme ça !

— C'était le marasme ; c'était la mort.

Il n'y avait plus guère de souriant, en ce siècle, si plaisant naguère, que les visages de ceux qui, justement, sont le moins souriants en temps ordinaire. Déjà, avec une naïve candeur, ils croyaient à l'avènement de l'ère de contrition et de sempiternelles jérémiales qu'ils appellent en vain de leurs vœux, comme si, de par la volonté divine et par nature, l'humanité était vouée à l'éternelle tristesse.

Mais les rabat-joie y sont une fois de plus pour leurs frais et pour leurs sourires. Si la joie n'est pas précisément de saison, elle n'est point morte, tant s'en faut. Elle couve sous la cendre, toujours prête à reparaitre. La joie, c'est la santé de l'esprit et celle du corps ; et cette santé, c'est la vie. C'est dans la joie naturelle, saine, immortelle, que l'on trouvera un des plus rapides

des et des plus sûrs éléments de réparation des désastres causés par cette terrible guerre. La joie immanente réveillera les espérances; elle ranimera les courages; de concert avec la piété du souvenir et la foi fidèle dans le revoir, elle adoucira les afflictions.

On recommence à croire en elle. Dieu soit bénî !

J. M.

Recettes infaillibles pour retrouver un bouton de faux-col perdu :

1^e Se mettre nu-pieds, se promener dans la chambre à petits pas; une vive douleur fera pousser un hurlement au chercheur: c'est le bouton en question qui sera solidement incrusté dans la plante du pied ou le talon ou entre deuxorteils.

2^e Chausser de gros souliers ferrés et se promener à grandes enjambées dans la chambre; au bout de peu de temps, le bruit d'une petite chose qu'on écrase viendra apprendre au chercheur qu'il a mis le pied sur son bouton.

Ces deux recettes réussissent toujours et permettent de « mettre la main » rapidement sur ce petit ustensile indispensable à la toilette et qui s'appelle un bouton de chemise.

GUERRIERS EN HERBE

(Croquis de l'heure.)

Les jeux de guerre de la jeunesse de Winterthour, dans les rues de la ville, ont pris de telles proportions que les autorités ont dû intervenir. (Les journaux.)

Si, fatigués des élucubrations des stratégies en chambre et des contradictions des agences télégraphiques, vous cherchez un dérivatif aux réflexions, plutôt moroses que vous suggère cet effondrement de la civilisation qu'est la guerre actuelle, alors, observez les gosses, écoutez leurs graves propos, suivez attentivement leurs évolutions.

De bon matin, ils sont sur pied, et leur première préoccupation est de s'assurer si le sabre de bois qu'ils ont quitté la veille est bien toujours à l'endroit où ils l'ont placé, ou si la peau d'âne de leur petit tambour a toujours autant de résonance. Considérez un peu ces sabres de bois : il en est de tout simples, fabriqués avec deux morceaux de latte cloués en croix, et d'autres mieux travaillés, ornés, bichonnés, dans la confection desquels un père ou un frère ainé ont mis tout leur art.

Siôt après le déjeuner, si l'on est en vacances, nos petits ferrailleurs se rassemblent et se divisent en groupements ennemis. Le partage des camps est plutôt malaisé : rares sont ceux qui consentent à être Allemands; plus rares encore ceux qui condescendent à être Autrichiens, « parce que les Autrichiens sont toujours battus ». Enfin, les adversaires sont organisés, et la bataille aussitôt s'engage, terrible, acharnée. Les sabres de bois ne suffisent plus. En passant près des vignes ou des plantages, la petite troupe s'est munie d'échafas et de verclures, et ce sont alors des charges épiques, dominées par d'assourdissants « pâ! pâ! » et où les perches à haricots figurent les lances des cosaques ou des uhlans. Malheur à vous si, par hasard, vous vous trouvez pris dans cette homérique mêlée !

Le combat terminé, chacun ramasse ses morts et ses blessés et emmène ses prisonniers, pour recommencer de plus belle un peu plus tard.

Les tout petits ne veulent point donner leur parti au chat. Vous les voyez déambuler gravement dans la rue, un bonnet de police en papier sur la tête, précédés d'un minuscule drapeau à croix d'argent sur champ de gueules et scandant leur marche avec une conviction désolante : « Droite! gauche! droite! gauche! »

Les fillettes, elles-mêmes, ne dédaignent pas

de s'adjointre au cortège, en qualité de cantinières, sans doute.

En voilà qui, en guise de drapeau, ont attaché un mouchoir à un bâton, un mouchoir sur lequel est dessiné un dirigeable. Sûrement, ce sont des aérostiers !

Mais, de faire ainsi la guerre, tout cela fait soif et ça donne l'appétit, et puis, on aimeraît à goûter la vie militaire sous tous ses aspects. Alors, quand on a la chance d'avoir, dans son voisinage, un cantonnement de soldats (des vrais ceux-là), l'armée des petits Don Quichotte s'y rend à l'heure de la gamelle et, comme les pioupious ont bon cœur, volontiers ils font la partie de ces futurs défenseurs de la patrie, qui les longnent d'un œil d'envie.

Tenez, voici un « griot » qui aiguise ses canines sur un magnifique os à moelle; il éprouve un tel plaisir à cet exercice qu'il ferme les yeux de contentement, tout comme un molosse qui tiendrait entre ses pattes une aile de poulet. En voici un autre qui brandit dans sa dextre un morceau de *spatz* outrageusement gras, au point que la graisse dégouline dans sa manche; qu'importe, il y plante ses dents avec délices ! A la maison, ils ne toucheraient pas à de tels morceaux. Mais, dès le moment que ça vient des soldats, *ça doit être bon*.

Le soir, entre chien et loup, la gent écolière tient de graves palabres sur le seuil des maisons ou sur les bancs des promenades publiques, et vous pouvez saisir au vol des réflexions toutes vibrantes d'humeur guerrière, dont l'une ou l'autre font involontairement songer à certain natif de Tarascon :

— Dis donc, *tes colles*, si on avait la guerre avec l'Italie, tu sais, les forts de Savatan, eh bien !...

— Eh bien ! quoi ?

— Y pourraient tirer jusqu'à Milan...

— Tu parles ! et puis, tu sais, nos soldats, y sont les plus *costauds* de toute l'Europe.

* * *

On assiste aussi à de petites scènes comiques. L'autre jour, une fillette vient se plaindre à sa mère que son frère lui a donné une taloche. Lorsque la mère demande à son héritier pourquoi il bat ainsi sa petite sœur, celui-ci répond, imperturbable :

— Mais, puisque c'est la guerre !

« Puisque c'est la guerre. » Ainsi, dans l'esprit des enfants, déjà, la guerre explique tout, permet tout, et l'on pourrait lancer un nouveau proverbe : « Dans l'âme de tout gosse, il y a un Bismarck qui sommeille. »

ANDRÉ ALLAZ.

Un conseil de saison. — Un prodigue se plaint à Socrate de n'avoir point d'argent.

« Empruntez de vous-même, en retranchant de votre dépense », lui dit le sage.

La livraison d'octobre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La poudrière, par René Morax. — Terre d'Afrique, par Vahine Papaa. — Mme de Staël et Etienne Dumont, d'après des documents inédits, par Pierre Kohler. — À travers les ruines, par Raphaël Lugeon. — Autour de la guerre, par Edmond Rossier. — Variétés : Brouille de savants, par André Morize. — Chroniques : russe, par Ossip Lourié; allemande, par A. Guillard; Suisse romande, par M. Millioud; scientifique; politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Double vérité. — On a plus de plaisir à donner qu'à recevoir.... surtout quand il s'agit d'huile de foie de morue.

Exposition nationale de Berne. — *Exposition temporaire de raisins.* — La Direction de l'Exposition nationale organise une exposition temporaire de raisins qui aura lieu du 10 au 19 octobre dans le préau de la halle de la viticulture. Cette exposition comprendra deux sections : 1^e raisins de table; 2^e raisins de cuve.

Les exposants pourront présenter leurs produits soit en grappes coupées, soit en ceps empotés.

Les raisins coupés sont présentés sur des assiettes, en caissettes ou en grappes adhérentes aux ceps déposés dans des vases. Les produits sont étiquetés et munis de toutes les indications utiles au public.

Les récompenses prévues au Règlement spécial pour la viticulture seront décernées. La médaille de vermeil aura rang de médaille d'or.

Déveine. — M. Cautanlon cherche un emploi.

Dans la première maison où il se présente, le patron lui dit :

— Je regrette de ne pouvoir vous employer, mais je fais mon ouvrage moi-même.

— Quel dommage ! soupire Cautanlon... Pour une fois que je trouve un emploi à ma convenance !

Carte de la guerre. — Il vient de paraître en deuxième édition la superbe carte du Théâtre de la Guerre européenne à l'échelle de 1 : 4,000,000 et au format de 70 × 90 cm.

Cette carte est éditée par la Cartographia Winterthur S. A. en trois textes : *français, italien et allemand*. Elle est très soigneusement gravée et, parmi celles qui ont paru ces jours, elle est la plus complète et l'une de celles qui permet le mieux de suivre les opérations sur toutes les frontières des belligérants. Elle contient, en outre, les nouvelles frontières des états des Balkans.

Cette carte est en vente au prix de fr. 2 dans toutes les librairies.

Du Voltaire. — Une jolie femme demandait à Voltaire ce qu'il pensait de la Trinité :

Jusqu'à présent, la Trinité

Chez moi n'avait pas fait fortune

Mais en réunissant les trois Grâces en une
Vous avez confondu mon incrédulité.

A côté de la guerre. — L'autre jour, sont tombés sur notre table deux livres édités par MM. Georges Bridel et Cie, à Lausanne, et qui nous ont, un moment, très agréablement distraits de la pénible obsession de la guerre. Nous les recommandons particulièrement à nos lectrices. Il s'agit de *Sous l'Ombo*, de Nora Dalmy, et de *Cœurs fidèles*, de Mme Angéline Bardout.

A l'Hippophag-Palace. — Garçon, ai-je le temps de manger un bifteck avant le train de 11 h. 42 ?

— Ça dépend des dents de m'sieu.

La langue s'échappe. — M^{me} Antoinette est jolie comme un cœur, fraîche comme une source et avec ça fort intelligente ! Toutes qualités qui feraient de M^{me} Antoinette la plus adorable des jeunes filles, si elle n'avait un gros vilain défaut : elle est bavarde ! Ce babil incessant désole la maman d'Antoinette qui l'a en vain combattu.

— Mais enfin, ma chérie, disait hier la maman à sa fille, comment une si grande langue peut-elle tenir dans une si petite bouche ?

— Eh ! justement, maman, réplique Antoinette, elle ne peut pas y tenir !

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce ::

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.